



## PETIT COURRIER DES DAMES,

### JOURNAL DES MODES.

#### MODES.

LES chapeaux en paille se voient dans toute espèce de genre de tissu et dans toutes les formes, Il n'y a point de coupe qui leur soit précisément adaptée. On les prend selon son goût; formes capotes ou habillées, propres à se rendre au bain ou à se montrer à une grande représentation; enfin, la paille se coupe, s'entaille, se façonne comme le crêpe ou comme la soie. Autrefois on ne connaissait qu'une forme généralement admise; qui disait un chapeau de paille, indiquait une mode; aujourd'hui, autant de chapeaux, autant de modes différentes. Ceux à jour, si jolis, si frais, si printaniers, ont eu le tort de se multiplier, et de passer subitement des fronts aristocratiques aux petits minois des grisettes; on leur préfère maintenant les larges pailles *cabas*, ou la *paille d'Italie cousue*. Mais des nouveaux chapeaux sans coutures, dits *paille du Brésil*, récemment introduits d'Angleterre, ont fixé l'attention et réunissent les suffrages unanimes

du beau monde. Nous croyons être agréables aux amateurs de nouveautés en les prévenant que les fabricans de ces nouveaux chapeaux se trouveront en état de satisfaire aux demandes de ceux qui déjà s'empressent de se procurer un article si élégant et si recherché.

— Il ne faut pourtant pas conclure que l'importation de toutes ces nouveautés ait enlevé le mérite des belles pailles d'Italie. Celles-ci, par leur finesse et l'élévation du prix où elles peuvent atteindre, ont conservé une suprématie qui, pour être sanctionnée par la mode, n'a besoin que de subir la coupe des ciseaux d'Herbault. Mais on peut s'expliquer la diminution de leur nombre, par l'hésitation que l'on met à sacrifier une paille de la valeur de six à douze cents francs, en la soumettant aujourd'hui aux réductions imposées pour les formes à la mode; on leur préfère une paille de fantaisie.

— On emploie pour chapeaux beaucoup de gros de Naples glacé; les rubans en taffetas sont aussi glacés. Sur le rose ou



le bleu, le reflet blanc que donne le glacé produit un effet nuageux qui est doux et charmant pour la physionomie. On double ainsi beaucoup de chapeaux de paille.

— Un charmant petit chapeau en paille blanche était doublé en gros de Naples glacé rose, et orné d'une rose mousseuse; une redingote en mousseline, brodée tout autour d'une guirlande de branches de fougère parfaitement exécutée au plumetis, et doublée en gros de Naples rose, une écharpe en dentelle blanche, et des bottines de satin couleur écarlate, composaient sans contredit la plus jolie toilette qui ait été vue à la séance royale de la Chambre.

— Nous citerons cependant encore une robe en organdi couleur paille, brodée en soie paille; cette broderie formait un semé de petits bouquets qui prenait de la ceinture et s'élargissait en formant tablier sur le devant du jupon; il se prolongeait ainsi tout autour, au-dessus de l'ourlet, où il semblait ne former qu'une guirlande. Les manches étaient à doubles sabots séparés par des poignets brodés; un mantelet de blonde noire d'une richesse admirable; un chapeau de paille blanche orné de plumes nuancées lilas et paille.

— On voit des capotes en organdi clair, à coulisse, doublées en rose ou bleu, qui sont charmantes en négligé. Celles doublées en gaze *dona Maria* rose, sont de la plus grande fraîcheur; elles sont beaucoup plus légères, et le mélange de l'organdi et de la gaze produit un joli transparent. Quelques-unes sont garnies d'un voile en point d'Angleterre.

— On fait aussi dans le même genre, des capotes en crêpe blanc, doublées en gaze *dona Maria*, rose ou bleue. A celle-ci on peut mettre un bouquet pour orner la passe.

— Les petites filles portent beaucoup de petites capotes en paille ou en gros de Naples, dont la passe très-serrée se prolonge jusque derrière la tête. Elle se termine par un fond à coulisse.

— Il n'y a rien de nouveau dans les costumes d'enfants. Les robes courtes, les pantalons, souvent un petit tablier à corsage en soie élégamment brodé, sur une robe blanche.

— En fait d'élégantes nouveautés, les magasins de *la Belle Anglaise*, rue de la Paix, ont toujours l'heureux privilège de se faire distinguer. On y voit des articles aussi recherchés pour leur travail et leur tissu que, bien entendu, pour la grâce des coupes. Les peignoirs y sont exécutés dans des genres tout-à-fait à part, et où le bon goût s'unit à la simplicité. Nous devons le même éloge aux pélerines, canezons, mantelets, etc., etc., qui se trouvent en si grand nombre et en si beau choix dans ce joli magasin.

— Au moindre rayon de soleil, les ombrelles se voient plus nombreuses que ne seraient les parapluies au moment d'une ondée. C'est un usage tout-à-fait de mode, et l'ombrelle est devenue indispensable. On en fait en moire, en gros de Naples broché, en foulard, etc. Les plus élégantes sont garnies autour d'une dentelle noire qui tient lieu de franges. Nous en avons remarqué une en moire blanche garnie aussi en dentelle noire; la monture en ébène, et toutes les pointes des baleines en or.

— Au bas de la gravure de notre avant-dernier Numéro, 968, on a omis d'indiquer le magasin qui a fourni le modèle du mantelet de dentelle blanche, c'est celui de M<sup>lle</sup> Lenormand, rue de la Paix, n° 26; on y confectionne en outre des mantelets en gros de Naples noir doublés en rose et garnis d'une haute dentelle noire; ces mantelets ont l'avantage d'être portés des deux côtés, à volonté.

Le gros de Naples de la robe du même Numéro, sortait des magasins de M. Burty. Ce même article se présente sous toutes les nuances, comme fleurs bois sur fond bleu, ou vertes sur mais, etc.





## LES FEMMES

### Au Mexique.

Les bains, qu'elles prennent à des espaces assez rapprochés, sont presque le seul moyen dont elles se servent pour entretenir la propreté de leur corps, les prêtres ne leur permettant pas de se livrer à des soins plus minutieux ni plus multipliés. L'usage des corsets ne fait que commencer à s'établir parmi elles; leur santé n'aura sans doute qu'à souffrir de cette importation française; mais la symétrie et la conservation de leur gorge ne pourront du moins qu'y gagner.

L'éducation des dames mexicaines n'a pas pour but de les rendre laborieuses et bonnes ménagères. Le peu d'ouvrages à l'aiguille où elles se montrent entendues ne sont que de pur agrément. La plus petite tâche qu'elles se sont imposée demande toujours, pour être accomplie, un tems considérable. Les hautes éducations comprennent, en outre de la lecture et de l'écriture, l'étude de la langue française et de la musique. La danse est l'art auquel elles se livrent avec le plus de passion, et où elles excellent. La société de Mexico compte une foule de danseuses qui éclipsaient les moyennes célébrités de notre Opéra.

L'emploi du tems des Mexicaines n'est partagé par aucun des devoirs auxquels les femmes sont assujéties ailleurs. L'économie de la maison est l'affaire exclusive des grands mamans et des tantes. La femme d'un négociant ne paraît jamais au magasin ni au comptoir, et ne s'imisce en aucune manière dans les affaires de la maison. Le soin de leur personne, la toilette, la dévotion, les visites, les promenades, les emplettes, les réunions et les intrigues, absorbent leurs journées. Une dame mexicaine va tous les jours à la messe, et son costume obligé, jusqu'à midi, se compose

de la robe de soie noire, surmontée d'un petit schall, ordinairement rouge, et de la mantille. Cette dernière partie de leur ajustement est la plus dispendieuse; car, au Mexique, on reconnaît une femme de distinction à sa riche mantille, comme, chez nous, à son cachemire de l'Inde. Des bas de soie blancs ou couleur de chair et de jolis souliers de satin font toujours ressortir l'élégance naturelle de leurs pieds.

Il est rare que la même chaussure leur serve deux fois. Leur noire chevelure est maintenue par un peigne en écaille, d'une hauteur considérable, moyen artificiel qu'elles ont sans doute imaginé pour dissimuler la petitesse de leur taille. L'entretien de leur chevelure les occupe particulièrement, aussi leur tête est fréquemment soumise à des ablutions d'eau de savon, qui la maintiennent dans un état de propreté nécessaire. Après cette opération, elles se couchent sur des nattes, et font éparpiller leurs cheveux, afin qu'ils se sèchent. Les fonctions des femmes-de-chambre deviennent alors très-délicates: elles sont tenues de débarrasser la tête de leurs maîtresses du superflu d'insectes parasites que l'on y entretient à dessein, sans toutefois pousser leurs recherches trop loin, et n'en faire disparaître que la quantité nécessaire à de nouveaux soins, dans lesquels ces dames trouvent une sorte de volupté. La seconde partie de la journée réclame de nouvelles toilettes. C'est alors le tour des modes françaises. Malheureusement le goût exquis des femmes de Paris n'accompagne pas ici les chiffons qu'elles mettent en réputation. Les Mexicaines recherchent plutôt les parures éclatantes que les toilettes assorties à leurs qualités physiques. A voir la quantité de fleurs, de plumes et de bijoux dont elles se chargent, on les prendrait plutôt pour des courtisanes que pour des femmes comme il faut. Les cachemires n'ont pas fait fortune ici; on leur préfère, à cause de leur légèreté, les schalls de soie brochée, que l'habitude de la mantille et du ré-



boso fait porter plus volontiers sur la tête que sur les épaules. Après le tems qu'elles consacrent à la dévotion et à un directeur intéressé à se montrer d'une grande indulgence, les dames font ou reçoivent des visites, ou se tiennent à leur balcon. Le soin de parer leurs enfans est une de leurs affaires importantes. Les convenances et la commodité sont malheureusement les choses auxquelles elles s'attachent le moins. Les pauvres enfans, entravés dans un costume qui gêne leurs mouvemens, s'efforcent de prendre les gestes et les attitudes de leurs parens. Rien n'est plus ridicule que de voir ces senoras en miniature, écrasées sous un triple rang de garnitures, et, l'éventail à la main, donner le bras à une autre poupée en manteau ou à une marionnette travestie en officier.

Le dîner terminé et après la sieste, les dames mexicaines vont courir les magasins et plus tard les promenades. On ne se rend que sur les neuf heures dans les maisons qui reçoivent. Les habitués d'un salon n'y sont point pêle-mêle et confondus; les femmes se tiennent d'un côté, assises, et les hommes forment divers groupes dans la partie qui leur est abandonnée. Un étranger pourrait se croire dans la société la plus réservée et la plus austère; mais si les intrigues se conduisent avec plus de mystère que chez nous, elles n'en sont pas moins actives. Un coup d'œil suffit pour la déclaration, qu'un mouvement d'éventail accueille ou repousse; l'éventail est une sorte de télégraphe dont les femmes font un usage continu, et qui rend merveilleusement leur pensée. Les marchandes à la toilette colportent des billets-doux et des cadeaux qui achèvent de mettre d'accord les couples qui se recherchent. Les rendez-vous amoureux ont lieu de grand matin. Les femmes s'y rendent le visage presque voilé par leur mantille. Rencontrant un matin, à l'Alameda, une dame de ma connaissance, qui se dissimulait de la sorte, je crus de-

voir la saluer; mais j'en fus vertement réprimandé le soir même: « Indiscret, me dit-elle, n'avez-vous pas remarqué ce matin que j'étais *topada* (voilée). Je vous excuse, à cause de votre ignorance de nos usages; mais toutes les fois que vous rencontrerez une femme *topada*, gardez-vous bien de lui parler. » Je me tins pour bien averti.

Les dames mexicaines jouissent d'autant de liberté que les dames françaises. Les soins, les égards et la déférence dont elles sont l'objet annoncent qu'elles possèdent encore un empire dont les femmes de l'Europe semblent déchuës depuis la fin du siècle dernier. On n'est point initié de prime abord aux charmes de la société mexicaine; on a besoin de se faire aux Mexicains, comme ils ont besoin de se faire à nous; mais ces préliminaires accomplis, on trouve dans beaucoup de maisons un enjouement et un abandon qui parfois font oublier les agrémens plus apprêtés de nos cercles de Paris.

Lorsqu'une dame mexicaine sort à pied pendant le jour, elle se laisse volontiers accompagner, mais elle ne prend jamais le bras de personne; ce n'est que vers le soir qu'elle accorde cette faveur; elle permet qu'on lui présente la main pour changer de rue, pour passer un ruisseau, ou pour monter un escalier. Il faut avoir un très-grand soin de lui laisser le haut du trottoir. Dans les promenades de nuit, sous les galeries de la place, on doit changer de bras à chaque allée et venue, afin de lui laisser l'extérieur de la galerie, et de lui éviter d'être coudoyée.

L'extrême réserve que les femmes s'imposent en public, tranche assez vivement avec la liberté de leurs propos; elles ne sont pas licenciées, et quelques-uns des mots dont elles font usage révolteraient l'oreille d'une Française; elles nomment avec simplicité les choses par leur nom, et ne rougissent au contraire que des allusions et des plaisanteries finement voilées. Ces femmes emploient dans le tête-à-tête



un langage qui exprime à merveille l'empire que l'amour exerce sur elles ; ce sont des expressious caressantes ou hyperboliques, que l'on croirait empruntées au génie des Orientaux : *Estrella de mi alma* (étoile de mon ame), *antorcha de mi vida* (flambeau de ma vie), *hijo de mi corazon* (fils de mon cœur), sont des locutions familières aux femmes les plus passionnées, et peuvent donner une idée de toutes celles dont se compose la galanterie mexicaine.

Dans les classes inférieures de la société, le caractère des femmes est plus prononcé sous quelques rapports ; cela tient, comme partout, à ce que ces dernières s'affranchissent des lois de la bienséance, et bravent l'opinion publique ; dévotes outrées au dehors, ériardes à la maison, elles s'abandonnent sans réserve à leur naturel jaloux et vindicatif : une femme de moyenne condition n'hésitera pas à dire à son amant qu'elle saura le punir de son infidélité, et l'effet suit quelquefois la menace ; une marquise se vengera sans que l'on puisse soupçonner d'où le coup est parti. Dans la petite bourgeoisie, les femmes portent encore la robe noire et la mantille, que remplacent le soir une robe de mousseline ou d'indienne et le schall ou le reboso ; rarement des plumes ou des fleurs, presque jamais de chapeaux.

Les leperas ne partagent point le cynisme de leurs maris ; elles respectent du moins les lois de la pudeur ; leur costume, assez original, se compose d'une chemise montante, fermant à coulisse au-dessus de la gorge, d'un jupon fait en pièces de mouchoirs, allongé à la partie supérieure par une bande blanche ; quelquefois ce jupon est de laine rouge, avec une semblable alonge ; un reboso bleu et blanc complète l'ajustement de ces femmes, qui vont pieds et jambes nus ; le dimanche cependant elles chaussent volontiers des souliers de satin, qu'elles traînent encore pendant les premiers jours de la semaine. Il y a entre les leperos et les leperas communauté de vices. Celles-ci cependant

s'astreignent à quelque labeur domestique, entre autres la préparation des tortilles. Les rixes sont également fréquentes parmi ces femmes ; elles lancent une pierre avec autant de force que d'adresse, et presque toutes sont munies d'une arme offensive, le *tranchète*, dont la blessure est plus dangereuse que celle d'un poignard. Cet instrument est une lame en acier, recourbée à son extrémité comme une serpette. Les combats entre les leperas sont soumis à des règles analogues à celles de nos duellistes ; elles conviennent d'avance de ne se battre qu'à une longueur déterminée de pointe de tranchète ; au moment de la provocation, leur index allongé sur la lame de l'arme marque la profondeur des blessures qu'elles sont disposées à faire ou à recevoir. La jalousie étant la cause des querelles, leurs coups sont presque toujours dirigés au visage.

Les leperas de Guadalajara méritent de n'être pas confondues avec celles de Mexico ; elles portent constamment des bas et des souliers garnis de rubans ; elles n'osent s'élever jusqu'à la robe bourgeoise ; mais leur deux jupons blancs, dont celui de dessus est de mousseline brodée, sont les dimanches d'une éclatante blancheur. Une ceinture de crêpe de Chine, rouge ou bleu-ciel, après leur avoir fait plusieurs fois le tour du corps, vient former sur le côté un nœud élégant, dont les pointes sont enrichies de longues franges d'or. Les mœurs de ces leperas ne sont pas meilleures que celles des autres. On leur reproche même d'être plus adonnées à la prostitution que partout ailleurs.

Les Indiennes sont laborieuses et s'occupent sans relâche du soin de leur modeste ménage ; elles font le pain de maïs (tortillas), tâche pénible et qui se renouvelle tous les jours ; elles portent la nourriture aux champs ; ce sont elles qui alimentent les marchés en fruits, légumes et volailles. Lorsqu'elles se rendent à la ville, leur fardeau, contenu dans une grande corbeille, est retenu sur leur dos.



par une toile qui vient se rattacher au-dessous des seins. Celles qui nourrissent, substituent leur enfant à la corbeille qu'elles placent alors sur leur tête. L'enfant, qui n'est soutenu que par le milieu du corps et dont la tête et les jambes sont pendantes, ne paraît pas trop souffrir de cette posture et des secousses violentes qui résultent de l'allure toujours rapide et sautillante de la mère.

Les Indiennes des environs des lacs viennent à Mexico dans des canots qu'elles sont fort habiles à diriger.

Les Indiennes sont nubiles à onze ou douze ans ; mais elles vieillissent de bonne heure. Elles sont généralement petites et bien faites ; il n'est pas rare d'en trouver de très-jolies. Nous avons déjà vu que les naturels d'Amérique sont presque entièrement imberbes ; les épilatoires dont font usage les femmes de l'Orient seraient tout-à-fait superflus pour les femmes de race américaine. Leur chevelure noire, tressée et entremêlée de cordons de laine rouge, est nouée autour de la tête. Cette coiffure serait assez gracieuse si elle était entretenue avec soin. Malheureusement la propreté n'est pas la qualité dominante des femmes indigènes, et elles négligent leur personne aussi bien que leurs vêtements.

Leur habillement consiste en un jupon de laine qui dépasse à peine le genou et en une autre pièce de laine, étroite, fendue vers le milieu de manière à laisser passer la tête, et qui vient leur recouvrir les reins et la poitrine ; de la sorte, leurs bras et leurs côtés restent à découvert, et l'œil suit aisément les contours d'une gorge presque toujours bien conformée.

Quelques Indiennes se placent en condition dans les villes, où elles sont préférées aux autres domestiques, à cause de leur douceur et de leur probité. On les recherche aussi en qualité de nourrices ou *chiches*. Ce mot, qui en langue du pays signifie sein, par métonymie, est devenu la qualification des nourrices mexicaines.

## Album.

Les représentations de l'opéra de *Gustave III* continuent de réunir la société la plus nombreuse comme la plus brillante. A la dernière représentation, l'amphithéâtre offrait cinq rangées de femmes les plus jeunes, les plus jolies, les plus élégamment parées. On remarquait au milieu d'elles, Mme \*\*\*\*, dont la parure quoique simple était cependant du plus grand effet : une robe noire décolletée, et une toque noire surmontée d'une large plume blanche ; longue et ondoyante. Placez sous cette coiffure une tête pleine de candeur, et vous aurez un véritable modèle de Raphaël.

— Nous avons eu la littérature classique, la littérature dramatique, la littérature maritime, nous sommes menacés de la littérature militaire, nous dirons même de la littérature *troupière*. Deux jeunes auteurs viennent de lancer dans le public, sous le titre de *la Caserne*, un volume composé pour initier le beau monde aux habitudes de la vie de soldat. Le livre a fait déjà irruption dans les salons ; mais il demande à être lu avec une certaine précaution. S'il est des détails qu'il est curieux de connaître, il en est d'autres qui auraient bien dû ne pas trouver des écrivains aussi consciencieux que les historiens de *la Caserne*.

— Les sages-femmes, celles de Paris surtout, ont poussé le luxe des enseignes au dernier degré : les murs de la capitale sont couverts de tableaux de tous les maîtres, de toutes les écoles, grâce auxquels l'attention du public est attirée de toutes les façons. Là, c'est une belle dame donnant des consultations auprès d'un magnifique bureau en acajou ; ici, c'est la grande cérémonie du baptême ; là, un intérieur de famille que l'héroïne de l'enseigne comble de joie, en annonçant la naissance d'un fils. L'histoire, la mythologie, le clas-



sique, le romantique, tout est mis, tout a été mis à contribution. D'honneur, on ne croyait pas qu'il y eût quelque chose de nouveau à inventer en ce genre, et cependant le voici. Une sage-femme de la rue du Caire, vient d'exposer un vaste et magnifique tableau transparent. Le matin tout le monde peut admirer les brillantes couleurs sous lesquelles elle est présentée apportant un bel enfant à une fraîche et grasse nourrice qui s'extasie, et le soir une lampe artistement placée derrière la toile permet au tableau de braver l'obscurité, et aux passans de savoir qu'une sage-femme est là, jour et nuit disposée à rendre service à la pauvre humanité souffrante. O imagination ! Et l'on dit que nous ne faisons point de progrès.

— M<sup>me</sup> la comtesse de Rossi (M<sup>lle</sup> Sontag) est arrivée à Bruxelles, il y a quelques jours. Pourquoi n'est-elle pas à Paris ? Pourquoi la scène italienne ne la possède-t-elle plus !

— M<sup>me</sup> Damoreau-Cinti et M<sup>lle</sup> Taglioni ont débuté il y a huit jours à Londres, au King's Théâtre. Leur succès a été immense. L'une a chanté dans la *Cenerentola*, l'autre a dansé dans le ballet de *Flore et Zéphyr*. On lui a redemandé un pas. La salle était tellement pleine que plusieurs dames ont assisté debout à la représentation. Il paraît que l'on ne pense plus à la grippe chez nos voisins.

— Cette année, les théâtres de la capitale n'ont point donné, malgré l'usage antique et solennel, de spectacles gratuits la veille de la fête du roi.

— Deux artistes distingués ont quitté Paris pour la province. Ce sont M. et M<sup>me</sup> Volnys. Les deux époux vont exploiter un congé de cinq mois au bénéfice de Bordeaux, Lyon, Nancy, Angers, Besançon, etc., etc.

— M. Schuncke, le pianiste de S. M. la Reine, doit donner avant peu un concert dans les salons de la rue du Mail.

— M<sup>me</sup> d'Egmont, ou sont-elles deux ? tel est le titre d'une nouveauté piquante

qui attire en ce moment la foule au théâtre des Variétés. Le sujet en est une anecdote vraie ou fausse, dont on a fait les héros le duc de Richelieu, sa fille, le marquis de Tavannes et un petit marchand de soieries de la rue Saint-Denis, que M<sup>me</sup> d'Egmont aime, et auquel, sous le costume d'une gentille grisette, elle prodigue toutes les caresses d'une amante. Le hasard veut que le pauvre commis aille à Versailles, qu'il y voie sa maîtresse sous son costume ordinaire. De-là une intrigue fort amusante, suscitée en partie par la jalousie de Tavannes, et qui se termine bien pour le petit commis, qui avait été sur le point de devenir fou. M. Vernet est fort bien dans ce rôle. M<sup>lle</sup> Jenny-Colon est charmante sous les traits de M<sup>me</sup> d'Egmont. La poudre et le costume de la cour de Louis XV lui vont à merveille.

— Le monde fashionable, quelques salons de la haute société où l'on a l'habitude de tenir plus souvent à la quantité des visiteurs qu'à la qualité, sont en émoi depuis une quinzaine de jours. On a découvert que plusieurs jeunes élégans, fort aimables, fort spirituels, avaient pris la très-mauvaise habitude de se mettre, lorsqu'il s'agissait de bouillotte et d'écarté, à l'abri de toutes les petites contrariétés du sort. Ils avaient poussé la précaution jusqu'à avoir des cartes préparées à l'avance. Ces découvertes ont été plus loin qu'on ne pensait, et aujourd'hui il est question de l'intervention des tribunaux. Il paraît qu'à la nouvelle des premières démarches de la justice, plus d'une chaise de poste a pris le chemin de la Belgique. Bon voyage à ces messieurs.

— Le Cirque-Olympique vient de prendre le titre de *Théâtre National*. Il se l'est donné après la représentation du *Siège d'Anvers*, ouvrage nouveau qu'il vient de représenter avec cette pompe militaire à laquelle il nous a habitués, mais que cette fois il a peut-être surpassée. C'est la dernière campagne des Français en action, mais avec une incroyable vérité.



MM. Filastre et Cambon, auteurs des décorations de cette admirable composition, ne méritent que des applaudissemens pour la vérité avec laquelle ils ont représenté les sites principaux que nos braves soldats ont parcourus.

— Le Gymnase Dramatique vient d'obtenir encore un brillant succès. *Pauline ou sait-on qui gouverne?* est un ouvrage aussi gai que spirituel et de bon goût. C'est l'histoire déjà racontée dans quelques Mémoires, de cette jeune fille à laquelle un tuteur assez brutal dit un matin : *Ma chère amie, si vous n'avez le bon esprit de trouver vous-même un mari, vous irez au couvent.* M<sup>lle</sup> Pauline de Pons mène si bien sa barque, qu'elle trouve un mari de son choix, et qu'en peu de tems elle lui fait avoir places, titres et fortune. M<sup>lle</sup> Jenny-Vertré, qui nous reste tout l'été, a parfaitement rempli le rôle de la spirituelle et vive Pauline.

— Déjà l'on avait pris le chemin des Tuileries, déjà on se promenait sous le jeune ombrage de ses vieux marronniers, voilà qu'un tems froid, pluvieux, humide, vient désoler tout le monde. Plus d'une marchande de modes ne sait où donner de la tête en ce moment. On fait des coiffures pour le beau tems, et voilà l'hiver qui nous arrive.

— Un habitant de Bellegarde a découvert, ces jours derniers, en creusant la terre, un reste de sépulcre en pierre, contenant des débris de squelettes et différentes plaques de métal fortement altérées par le tems, mais dont l'une porte encore d'une manière distincte la forme d'une couronne. Ces restes seront déposés au Musée d'Orléans.

## Annonces.

### LILIUM-ROSA.

*La vogue du Lilium-Rosa* augmente chaque jour. Ce nouveau cosmétique communique à la peau tant de fraîcheur, qu'il concourt à donner encore plus d'éclat aux personnes même qui possèdent la plus belle carnation. Voir pour plus de détails le prospectus qu'on délivre *gratis* aux dépôts ci-dessous. A l'entrepôt général de l'Eau MERVEILLE contre la chute des cheveux, boulevard de la Madeleine, n° 1; rue du Four-Saint-Germain, n° 82, et place des Victoires, n° 3. (Affranchir.)

— *Nouvelle découverte sur brevet d'invention.* DÉVIATIONS DE TAILLE. La ceinture qu'a imaginée M. Hossard, directeur de l'Établissement Orthopédique d'Angers (Maine-et-Loire), permet aujourd'hui de regarder comme un jeu le traitement des déviations. Sans aucune gêne, ni emploi de bécquilles, de lits mécaniques, ou de semblables instrumens de tortures, les jeunes personnes peuvent du matin au soir se livrer à leurs occupations ordinaires, à la promenade et autres exercices propres à la consolidation. Quelques mois suffisant pour la guérison complète et pour donner des formes gracieuses à la taille, les parens n'auront plus à hésiter désormais pour leurs demoiselles, à la moindre apparence de difformités. Passant à Paris, il y donnera des *Consultations à l'Hôtel de Tours*, près la Bourse. le jeudi 9 mai, de huit heures du matin à deux heures de relevée, se faisant un devoir d'ailleurs d'adresser pour premiers renseignemens et plus grande garantie, au docteur Guépin, Médecin de sa maison et Professeur à l'École de Médecine d'Angers.

— AVIS AUX DAMES. C'est toujours aux renouvellemens des saisons qu'il est nécessaire de se garantir du soleil ardent; c'est pour cela que M. Pairon, seul inventeur et parfumeur, faubourg Saint-Denis, n° 63, vient rappeler aux dames son LAIT DE NOISETTES, le seul qui enlève les taches de rousseur, et qui maintient la peau dans tout son éclat. Il tient aussi la FARINE DE NOISETTES pour les mains, et la Parfumerie en général.

*A ce Numéro est jointe la planche 971.*

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

Prix de la Souscription : pour un trimestre, Paris, 9 fr. — Département 9 fr. 50 c. — Étranger, 10 fr. Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, n° 2, L, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois doivent être adressés *franc de port*.

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, n° 46, AU MARAIS.





*Petit Courrier des Dames.*  
Boulevard des Italiens N<sup>o</sup> 2. près le passage de l'Opéra.  
*Modes de Long-champs.*

Capote grecque en paille à jours ornée par Mme Loxat rue de l'Odéon N<sup>o</sup> 3.  
Robe en mousseline des M<sup>mes</sup> de M<sup>me</sup> Barty. Selerine en tulle brodée des M<sup>mes</sup> de M<sup>me</sup>  
Layan rue Vivienne N<sup>o</sup> 13.

J. and J. Fuller N<sup>o</sup> 34. Rathbone Place London Pl. du 10. Mai 1833.  
Ayuntamiento de Madrid



3  
4  
1

66  
9  
1  
:

à la  
l'é  
po  
bo  
les  
de  
qu  
son  
for  
tir  
vo  
lég  
ron  
lis  
tat  
sen  
rap  
me  
tan  
tai  
son